
EXCURSION

FAITE

A L'OUEST DE MOURZOUK,

PENDANT LES MOIS DE JUIN, JUILLET ET AOUT 1822,

PAR WALTER OUDNEY, D. M.

Nous partîmes de Mourzouk le 8 juin 1822 au point du jour; nous étions accompagnés, Clapperton, Hillman et moi, de Hadji-Ali, frère de Ben-Beker, Ben-Khoulloum, Mohammed mamelouck napolitain, et de Mahomet, fils de notre voisin Hadji Mahmoud. Nous avions l'intention de nous rendre directement à Ghraat; mais plusieurs habitans de Mourzouk mirent obstacle sur obstacle à notre projet, et nous prièrent de ne pas l'exécuter, attendu que le pays n'était point soumis au pacha.

Nous louâmes enfin les chameaux d'un Targhi, nommé Hadji-Saïd, pour nous conduire jusqu'au ouadey Ghrerby.

Nous marchâmes d'abord dans des sables bordés de dattiers; le chemin était parsemé de débris calcaires dont l'apparence vitreuse résultait de l'action de l'air. Nous arrivâmes vers le milieu du jour à El-Hommom, pauvre village, dont les maisons étaient construites en feuilles de dattier. Nous y attendîmes le coucher du soleil, pour continuer la route, et à huit heures nous atteignîmes Tessouwa.

La plupart de ses habitans sont Touariks; mais leur costume et leur physionomie diffèrent beaucoup des Fezzanis. Plus d'une douzaine de ces hommes à figure à moitié cachée étaient assis près de notre tente, avec leurs lances enfoncées dans la terre devant eux, ce qui nous frappa beaucoup : l'Arabe dans ses voyages reste toujours armé de son long fusil et de ses pistolets; mais il y a quelque chose de plus imposant dans les lances, le poignard et le sabre droit.

Nous partîmes vers les huit heures, et nous traversâmes plusieurs ouadeys plantés de beaucoup d'acacias, quelques plaines sablonneuses et deux ou trois collines de terre blanche

d'alluvion. Vers les trois heures, nous nous arrêâmes auprès d'un puits, dont l'eau est excellente. La plaine qui s'ouvrit ensuite devant nous est bordée d'une chaîne de montagnes qui couraient est et ouest, à quatorze milles de distance. Nous entrâmes dans un passage ayant issue sur différens sentiers qui conduisaient à d'autres oasis. Avant d'y arriver, nous vîmes plusieurs hommes occupés à creuser un puits qui avait déjà plus de cent pieds de profondeur.

Les montagnes sont à trois cents pieds les unes des autres; elles se terminent en plateaux, sur lesquels s'élèvent quelques pics. Leur structure est toute siliceuse, entremêlée de couches de terre de pipe bleue et blanche, et de schiste alumineux.

Cette première passe conduit à une seconde, la plus belle que nous ayons vue. C'est ici la seule partie montagneuse de tout le Fezzan dont l'aspect ait quelque chose de sublime. Cette passe est rude et étroite; ses côtés sont très-élevés et s'avancent en quelques endroits au-dessus du chemin. Toute la roche découverte est schisteuse ou schisto-alumineuse. Nous rencontrâmes plusieurs troncs d'arbres pétrifiés, qui conservaient encore leurs branches, et qui paraissaient semblables à des

acacias ; on dirait qu'ils ont été précipités des hauteurs. En sortant de cette passe, on entre dans le ouadey Ghrerby, où l'on voit des bouquets de dattiers et de grands monticules de sable. Le changement est aussi subit que frappant. Les sommités des montagnes de l'oasis sont irrégulières et à pic, et comme produites par une action puissante, quoique l'examen nous ait convaincus qu'elles sont dues aux éboulemens successifs des couches inférieures.

Ces montagnes se composent de bancs considérables d'argile bleue alternant avec des lits de schiste alumineux et d'argile porphyritique.

Le 12 juin, nous fîmes quatre milles dans la vallée, et nous nous arrêtâmes dans une petite ville nommée Kharaik. On y voit de beaux palmiers, plusieurs endroits bien cultivés ; l'eau y est bonne, et les puits aussi profonds qu'à Mourzouk ; les montagnes au nord et au sud sont sablonneuses : on prétend que le nombre de dattiers, dans les parties est et ouest de la vallée, est de trois cent quarante mille ; le ouadey Chirgi s'étend de Saba jusqu'à Thirtiba, et de Chirgi à Aubari.

Le soir nous assistâmes aux préparatifs d'une noce. Des salves de mousqueterie se fi-

rent entendre et annoncèrent la fête. Une troupe de musiciens accompagnée de toutes les femmes du village, dansant et chantant, venait du village de la mariée. Une des femmes portait sur la tête un panier destiné à recueillir le gommah pour payer les musiciens. Le mariage ne devait se conclure qu'après le rhamadan.

On trouve peu de plantes dans ce canton ; un asclépias à suc laiteux ; l'agoul, ou ulex à fleurs d'un beau rouge, à feuilles ovales allongées et à petite gousse obtuse au sommet ; une rue odorante, et deux autres plantes en fruits, l'une semblable à la véronique, et la seconde qui m'était inconnue ; voilà toute la flore du pays.

Il tomba assez de pluie le 14 juin pour former des torrens dans les montagnes. Malheureusement ces pluies sont très-irrégulières, et il s'écoule souvent cinq, huit ou neuf ans avant qu'elles ne se renouvellent, ce qui empêche les habitans d'en tirer aucun secours pour l'agriculture. Le cheikh est un bon tibou nommé Ali, pauvre, mais obligeant, et toujours de bonne humeur. Sa ville est si misérable que nous passâmes une demi-journée avant d'obtenir deux poules, ainsi qu'une

ration de dattes et d'orge pour nos chevaux. Nous y attendîmes les chameaux que devaient amener les amis de Hatita, pour nous conduire à Ghraat.

On trouve ici plusieurs espèces de fourmis, différentes de celles que j'avais déjà vues dans l'Afrique septentrionale : couleur brun pâle et brillant, parsemé de taches blanches, avec des pinces aussi fortes que celles d'un crabe : elles courent avec beaucoup de vitesse.

Les chameaux promis n'arrivant pas, nous nous déterminâmes le 16 juin à en louer deux d'un nommé Mahomet-El-Bouin ; ils nous conduisirent jusqu'à Germa. Nous suivîmes une oasis charmante, et qui semblait, à mesure que nous avançons, s'embellir de ses champs de gommah et de goussoub, ainsi que de ses nombreux bouquets de dattiers. Les collines étaient peu élevées, et leurs sommets ne présentaient aucun mouvement de terrain. Nous vîmes plusieurs villages bâtis en terre, bien que la pierre ne fût pas éloignée. Cette préférence ne peut s'expliquer que par le manque de chaux et la promptitude avec laquelle on élève ces sortes de constructions, qui se conservent très-long-temps dans un pays où il pleut si rarement. Nous vîmes aussi près de

Brik quelques inscriptions mutilées qui nous semblèrent arabes.

Nous arrivâmes à Germa sur les onze heures ; c'est la plus grande ville de la vallée ; les murs et les maisons paraissent anciens et portent les marques du temps. Nous y attendîmes nos chameaux. Le cheikh Moustapha-Ben-Oussouf nous rendit visite. C'était un homme déjà avancé en âge, peau brune, nez petit à bout déprimé, narines larges, lèvres grosses, bouche petite, cheveux noirs, et barbe laineuse. Voilà les traits et le type de la figure d'un Fezzanis.

Le 17, on nous prévint qu'il existait beaucoup d'inscriptions dans les environs, que les habitans ne pouvaient pas lire. Nous fûmes conduits par le cheikh vers un bâtiment tout différent de ceux de la ville, qu'à notre grande satisfaction, nous trouvâmes être de construction romaine.

On n'y remarquait point d'inscriptions, on n'y voyait que quelques figures et plusieurs lettres qui étaient évidemment modernes. Nous crûmes d'abord qu'elles avaient pu être tracées par quelque voyageur européen ; et naturellement nous pensâmes à Hornemann ; mais comme il est douteux qu'il ait visité cette

contrée, notre incertitude resta la même jusqu'à l'époque où nous apprîmes à connaître l'écriture des Targhi. Ce bâtiment a douze pieds de haut sur huit de large; il est construit en pierres extraites des montagnes voisines, et bien taillées. L'intérieur en est solide et en petites pierres liées avec un bon mortier. Il est à une demi-lieue de Germa, et a dû servir de tombeau ou d'autel, chose facile à décider pour ceux qui connaissent l'architecture romaine. La découverte de cette construction est sans doute une preuve que le peuple-roi a pénétré jusqu'ici; mais il est également probable qu'il n'y eut aucun établissement fixe, autrement nous aurions rencontré d'autres débris de monumens romains.

En sortant de la ville, nous passâmes près de l'espace occupé par l'ancienne Germa, qui nous parut avoir été plus considérable que la moderne. Le cheikh ne put nous apprendre si on avait trouvé des médailles dans la ruine antique, ou si d'autres constructions de cette nature existaient dans le voisinage.

Hatita arriva pendant la nuit du 18 juin; mais notre départ fut encore retardé par son indisposition. Les fièvres intermittentes sont communes, et, s'il faut en croire les habitans,

les eaux y produiraient des affections bilieuses. La ville est environnée d'un fossé à peu près à sec; on aperçoit sur ses bords une croûte de muriate de soude (sel ordinaire), qui contient évidemment beaucoup de muriate et de sulfate de magnésie. Cette croûte, qui dans quelques endroits a jusqu'à cinq et six pouces d'épaisseur, s'étend à une grande distance de la ville. On trouve cependant des puits qui n'ont que deux pieds de profondeur, et dont l'eau est excellente. Les dattiers semblent bornés aux terres voisines de Germa; mais, s'ils charment la vue, le grand nombre de maisons en ruines et d'habitans pauvres qu'on voit ici excite la pitié; à peine pûmes-nous y trouver une poule à acheter, et il n'y avait pas un seul mouton à vendre.

Après avoir renvoyé nos chevaux à Mourzouk sous la conduite de mon domestique Adams, nous reprîmes notre route le 19 juin, à travers des bosquets de dattiers qui s'étendaient à quatre milles de chaque côté; nous vîmes une petite ville arabe, et en passant nous nous bornâmes à donner et à rendre le salut à plusieurs de ses habitans. Le pays n'offre, pendant plusieurs milles, que des sables difficiles à traverser. Nous rencontrâmes

trois puits de cinquante pieds de profondeur, et dont la température est de $22^{\circ} 6$; des femmes touariks y menaient leurs chèvres. Nous nous arrêtâmes près d'une heure à l'ombre des dattiers pour attendre nos chameaux. J'en montai un, et nous atteignîmes les bosquets d'Oubari. Hatita nous rejoignit le soir ; il avait une fièvre ardente. Nous fûmes visités par plusieurs Touariks de la ville, et par quelques autres qui appartenaient à une kafila prête à quitter le pays. Ce sont de véritables indépendans ; ils examinent avec soin tout ce qui s'offre à leurs regards, vous accablent de demandes de tabac, de poudre, de pierres à fusil, etc. Le cheikh vint bientôt après, et nous procura tout ce dont nous avions besoin.

Ne pouvant continuer notre marche le lendemain, à raison de la maladie d'Hatita, je profitai de ce retard pour faire une excursion dans les montagnes voisines. De loin, une partie d'entre elles ressemblait à des excavations artificielles ; mais en approchant l'illusion disparut, et nous en trouvâmes la surface parfaitement unie : une roche éloignée avait causé notre erreur.

En gravissant le long d'un ravin, nous vîmes beaucoup d'inscriptions semblables à celles du

monument romain ; quelques-unes avaient évidemment plusieurs siècles ; d'autres étaient très-récentes.

La montagne renferme d'excellente pierre à bâtir. On voit aussi des couches épaisses d'argile bleue avec des masses d'oxide de fer. Le sommet, tirant sur le rouge, est généralement plus foncé et plus aride. De ce point, la vue s'étend sur tous les ouadeys environnans. Les hauteurs sont moins élevées que celles de l'est, et vers le nord on ne découvre qu'une immense plaine de sable. Les palmiers d'Oubari nous apparaissaient comme des broussailles, et leur nombre ne semblait pas la moitié de ce qu'il est réellement (sept milles). Nous prîmes les plus grandes précautions pour que notre transpiration ne fût point arrêtée par une forte brise qui soufflait sur cette élévation. Nous remarquâmes plusieurs petits terrains nettoyés et préparés pour les prières, semblables à ceux que nous avons déjà vus le long de la route. Ce sont des carrés longs, avec une cellule à l'extrémité, qui regarde le levant. Le fameux *God save the king* fut chanté par Hillman avec beaucoup d'énergie et de goût au sommet d'un des rochers les plus élevés.

On célébra la fête de la nouvelle lune. Les

chants et les coups de fusil se firent entendre toute la nuit. Les musiciens vinrent nous rendre visite; mais plusieurs d'entre eux étaient tellement ivres qu'ils ne pouvaient se soutenir. Les Musulmans de ce pays observent le jeûne d'assez mauvaise grâce, et il est même risible de voir les jeunes gens se courber sur leurs bâtons comme des vieillards. Aussitôt que le marabout se fait entendre, on ne rencontre plus personne dans les rues : Allah Akbar est le signal du jeûne; tous prétendent l'observer strictement; mais cette rigidité n'est qu'apparente. Aucun de nos Arabes ne jeûna plus d'un jour : c'est un des privilèges des voyageurs.

Nous découvrîmes pour la première fois que les caractères tracés sur les rochers étaient touariks. Nous fîmes rencontre d'un homme qui en connaissait plusieurs; mais il nous fut impossible de trouver quelqu'un qui les comprît tous. Cette découverte mit enfin notre esprit en repos sur ce point.

On nous amusa beaucoup en nous racontant plusieurs traits de la voracité des Touariks; deux d'entre eux avaient dévoré trois moutons en un seul repas; un autre avait mangé cent pains équivalant à un pareil nom-

bre de nos pains de dix centimes. On nous fit beaucoup de questions sur nos femmes; on croyait généralement ici qu'elles mettaient toujours deux enfans au monde à la fois, et que leur grossesse était de plus de neuf mois. Nos questionneurs furent enchantés d'apprendre qu'elles ressemblaient aux autres femmes. On nous demanda encore comment nous les gardions; si on les renfermait comme chez les Maures, ou si nous leur permettions d'aller où elles voulaient. Les femmes touariks jouissent de beaucoup de liberté, et elles sont enchantées de posséder un tel avantage.

Presque tous les Touariks mènent la vie nomade; ils préfèrent les lieux solitaires. Les montagnes voisines paraissent avoir été souvent leur asile. Leurs maisons sont de forme arabe, et recouvertes de peaux de chameaux.

Beaucoup de femmes malades vinrent me consulter; elles sont aimables, et ne sont pas plus réservées devant les hommes que les femmes de nos pays; les hommes ont beaucoup de déférence pour elles. Elles ont le teint cuivré, les yeux grands et noirs, le nez bien fait, et j'en ai vu plusieurs qui l'avaient de forme égyptienne; leurs cheveux sont longs et flottans, mode opposée à celle des Arabes, qui les tres-

sent avec soin : elles ne font point usage d'huile. Elles portent une barracane, dans laquelle elles s'enveloppent, et un capuchon de drap bleu foncé leur couvre la tête ; elles n'aiment pas les verroteries ; mais elles pendent des coquillages à leurs oreilles.

Il n'est pas nécessaire ici qu'une femme apporte de dot à son mari ; cependant la plupart d'entre elles ont quelque chose en mariage ; mais il faut toujours que le mari achète du père la permission d'épouser sa fille. Lorsque les parties sont riches, le prix est ordinairement de six chameaux.

Les usages et les mœurs de notre pays, dont nous entretenions souvent nos amis d'Afrique, leur paraissaient si parfaitement semblables à quelques-uns des leurs, qu'un vieux Targhi s'écria un jour avec force en m'interrompant : « Nous avons assurément une origine commune. » Cela nous mit parfaitement dans son esprit et dans celui de ses compatriotes.

Nous devions nous rendre à Ghraat par la route des montagnes, celle où l'on trouve de l'eau en abondance ; mais le 17 juin, la maladie d'Hatita le retint au lit ; forcés de différer notre départ de dix jours, nous résolûmes de profiter de ce délai pour visiter Ouadey-Chiati,

et de diriger M. Hillman sur Mourzouk pour nous envoyer des provisions et prendre soin de nos effets. C'eût été le comble de l'ingratitude que de laisser Hatita en arrière, il aurait préféré de se faire attacher sur un chameau plutôt que de ne pas nous suivre. Nous arrangeâmes notre bagage pour partir le lendemain matin, en laissant le surplus entre les mains de nos Touariks, qui le cachèrent dans les montagnes.

28 juin. — Nous prîmes pour guide un vieux Targhi, qui prétendit connaître toutes les parties de notre route : il était près de huit heures du soir avant que tous nos préparatifs fussent achevés. M. Hillman nous quitta pour Mourzouk. J'étais enchanté de savoir tout notre bagage entre ses mains. J'étais sûr du soin qu'il en prendrait, et je n'avais pas été sans inquiétude depuis mon départ. Nous devons saisir cette occasion pour payer un juste tribut d'éloges au zèle et au talent que M. Hillman a montrés pendant tout notre voyage : il est impossible de mieux s'acquitter de ses fonctions, et de nous rendre plus de service qu'il ne l'a fait.

Nous parcourûmes au clair de lune un terrain sablonneux, couvert de touffes d'herbe, de

broussailles et de quelques incrustations salines. Notre vieux guide nous assura que le ouadey était entièrement inondé dans les grandes pluies ; ce qui s'accorde assez bien avec ce que nous avons appris à ce sujet.

Nous nous remîmes en route le 29 juin au point du jour ; et après le lever du soleil, nous étions au milieu de collines de sable de deux ou trois cents pieds d'élévation : la journée fut très-fatigante, car on fut obligé de tracer avec la main les endroits par lesquels les chameaux pouvaient monter. Au-delà de cette première chaîne, on traverse une immense plaine de sable, parsemée de quelques touffes d'herbe. Nous vîmes pour la première fois une plante à feuilles d'*equisetum*.

Au soleil couchant nous franchîmes d'autres monticules de sables, disposés en amphithéâtre. Notre guide courut avec toute l'agilité d'un jeune homme, pour découvrir le meilleur sentier. La vue de ces vallées immenses et de ces hautes collines de sable jette l'homme le plus intrépide dans un trouble involontaire ; on ne peut les envisager sans effroi lorsqu'on vient à penser qu'il suffit d'un souffle de vent pour agiter toutes ces masses et ensevelir à jamais l'imprudent voyageur qui ose pénétrer au mi-

lieu d'elles, accident qui malheureusement se reproduit trop souvent. Nous passâmes la nuit sur une de ces hauteurs; la lune se montrait dans toute sa beauté, et sa lumière argentée, contrastant avec la teinte des sables, fit naître une multitude de réflexions mélancoliques que développait encore le profond silence du désert.

Le dimanche 30 juin, notre marche fut semblable à celle de la veille; notre eau diminuait beaucoup; la crainte de trouver les puits remplis de sable, ou d'avoir manqué la route, nous donna quelque inquiétude; elle dura peu : bientôt nous vîmes le puits de loin, et nous le trouvâmes plein d'une eau excellente. Cette vallée se nomme *Tighidafa*. La plante *equisetacée* se montra encore ici, et plusieurs dattiers ombrageaient la source.

Nous nous arrêtâmes pendant la grande chaleur du jour; notre mamelouck souffrait de la fièvre et d'une maladie de foie, due probablement à la privation d'une certaine boisson acide dont à Mourzouk il faisait un fréquent usage.

A quatre heures nous nous remîmes en marche; nous suivîmes d'abord les hauteurs des collines, ce ne fut qu'au coucher du soleil que nous

entrâmes dans une plaine, où l'on trouva un peu de fourrage pour les chameaux : nous fîmes halte. Les herbes ont ici de grosses racines, qui ne se divisent point en fibres comme les graminées de nos pays ; chaque racine descend perpendiculairement sans se traîner à la surface : l'épiderme en est soyeuse et recouverte du sable le plus fin, de manière à lui donner l'apparence et l'élasticité du fil bien tors. Aucune des plantes que nous vîmes n'avait des racines traînantes ; elles étaient toutes pivotantes, et, sous ce rapport, ne paraissaient point devoir être favorables à la fixation des sables.

Le 2 juillet nous avons marché, comme les jours précédens, tantôt dans les montagnes, et tantôt dans des plaines de sable.

Le guide, que nous nommions Mahomet ben Raml (l'enfant des sables), courait toujours devant nous pour chercher les meilleurs sentiers. Nous remarquâmes des traces du chakal et du renard, et çà et là celles de l'antilope. On trouva beaucoup de débris d'œufs d'autruches dans le ouadey. Clapperton et Mahomet ben Hadji s'écartèrent beaucoup de la route ; ils suivirent les traces de quelques chameaux, et prirent une autre direction que la nôtre. Nous fîmes halte après les avoir perdus de vue, et nos

domestiques furent aussitôt envoyés à leur recherche. Le moment était critique, car ils s'étaient engagés au milieu de montagnes de sable sans aucune espèce de provisions, et sans eau ; ils furent heureusement retrouvés. Nous nous arrêtâmes encore vers midi à l'ombre de plusieurs dattiers : la chaleur était excessive et la marche très-pénible. Nous arrivâmes ensuite dans une plaine très-unie ; ce qui nous soulagea beaucoup, car nous étions très-fatigués de monter et de descendre sans cesse. Nos domestiques se trompèrent de route ; ils suivirent un chemin vers la droite ; mais ils étaient déjà si loin lorsque nous fûmes certains de leur méprise, qu'il nous fut impossible d'envoyer après eux. Ils croyaient, comme nous, que la villen'était pas éloignée, et ils avaient ainsi marché dans l'espoir d'y entrer avant nous. Nous étions très-inquiets de leur sort ; nous savions quels dangers ils couraient. Nous fîmes halte, et nous nous abandonnâmes tristement au sommeil.

Il souffla une forte brise toute la nuit, et le matin nous nous trouvâmes couverts de sable. Nous n'avions point de nouvelles de nos domestiques, mais nous espérions toujours qu'ils étaient en sûreté ; nous fûmes en route dès la pointe du jour. Les montagnes du Ouadey-

Chiaty s'étendaient de l'est à l'ouest; nous y vîmes des bosquets de palmiers; mais, avant de les atteindre, il fallut traverser encore d'autres montagnes de sable. Nous ordonnâmes au guide de prendre la route qui, d'après notre estime, nous paraissait la plus directe; mais les menaces ne purent pas lui faire changer son chemin; et pour rendre justice à ce vieillard, nous devons ajouter qu'il eût été impossible que les chameaux suivissent la voie que nous voulions lui faire parcourir. On arriva enfin à un passage bordé de rochers; la pente était douce, couverte de fragmens de quartz, de feldspath jaunâtre et d'oxide de fer, semblable à ce que nous avons déjà vu dans le district de Sebah. Nous aperçûmes bientôt la ville, sur une montagne de trois cents pieds d'élévation; cette dernière occupe le milieu d'une espèce de vallée, et, vue de loin, semble flanquée de colonnes basaltiques. Je ne pensais pas que la ville fût bâtie sur cette hauteur; nous en approchâmes en traversant de grandes plaines de sel, des champs de gomah et des bosquets de dattiers. Ces champs ne me parurent pas aussi bien entretenus que dans le voisinage des autres villes, mais on pouvait l'attribuer à ce que la plus grande partie du grain était déjà ré-

coltée. Ici on n'a pas besoin de puits : des sources nombreuses sortent à fleur de terre et forment de larges bassins, d'où s'écoule dans les champs, par de petits canaux, l'eau nécessaire à leur irrigation. La température de l'eau à la source était à 30^d centig. ; mais il faut remarquer que l'ouverture des bassins est si grande, que cette température est soumise à l'influence du sol et des rayons du soleil.

La terre est noire et mêlée d'une grande quantité de sel. Dans les plaines, on voit quelques hauteurs coniques se composant à leur base d'une espèce de terre de pipe superposée de pierre à bâtir et d'un conglomérat ferrugineux.

Les habitans vinrent nous visiter et parurent enchantés de nous voir. Le kadi de deux villes voisines nous fit beaucoup de complimens et nous pria instamment de rester quelques jours dans son pays. Après quelques momens de conversation, il me demanda une chemise : je lui dis que la mienne ne pouvait lui être d'aucun usage, et qu'elle était différente de celles que l'on portait dans le pays : sur cela, il me demanda une piastre pour en acheter une; ce que j'eus soin de refuser, en l'assurant que je ne donnais de l'argent qu'aux pauvres. Un

grand nombre d'habitans vint me consulter comme médecin et me demander des remèdes, et en peu de temps notre suite fut environnée de malades, presque toutes femmes. La plupart d'entre elles m'offraient les plus belles formes et les plus jolies figures sous les haillons de la misère. Cependant leur cou et leurs cheveux tressés étaient couverts d'ornemens. La physionomie des hommes et des femmes présente deux caractères prononcés, celui de l'Arabe Bédouin et celui du Fezzani. Les femmes sont plutôt petites que grandes, mais bien prises, vives et agréables; le teint de celles qui ne s'exposent pas au soleil est d'un brun clair.

Le nombre de mes malades augmenta beaucoup le 4 juillet; la plupart m'apportaient des présens en me demandant des remèdes en échange. Je me trouvais également revêtu d'un nouvel emploi, celui de faiseur de charmes; un homme m'offrit deux poules en me priant, en retour, de lui écrire un charme pour une maladie gastrique. Une veuve enjouée me pria de lui composer une médecine qui lui procurât un mari; et comme il était dangereux de paraître ignorant, je lui répondis que j'avais oublié d'apporter avec moi

celle qui possédait cette propriété. La même personne prit M. Clapperton pour un vieillard; elle le jugeait ainsi sur ses moustaches et ses cheveux blonds, ce qui lui fit un peu de peine et m'amusa beaucoup. Il s'était vanté de l'épaisseur de sa barbe, et n'était pas peu contrarié de voir qu'on en prît la couleur pour un signe de vieillesse; on n'avait jamais vu semblable barbe dans le pays; les hommes avancés en âge y teignent la leur avec l'henné, ce qui la rend semblable à celle de mon ami.

Nous visitâmes la ville avant la nuit; les maisons, construites en terre sur les flancs de la montagne, semblent s'élever les unes sur les autres; les rues sont étroites et paraissent, dans deux ou trois endroits, taillées dans le rocher, qui ressemble à ceux des montagnes de la plaine de Sel. La montée est quelquefois très-rude, et nous fûmes obligés de passer par la mosquée pour atteindre la partie supérieure de la ville. De là, tout le ouadey de Chiati s'offrit à nos regards; il court est et ouest. Dans la première direction, il est bien peuplé jusqu'à Oml'abid, la dernière ville à l'occident; mais on ne trouve plus d'habitans entre cette dernière ville et Ghadamès, quoique le sol sem-

ble favorable à la culture. Une chaîne de montagnes forme la limite du nord, et un rang de collines, celle du sud. Entre ces dernières et le ouadey Ghrerbi, tout est sable. Beaucoup de maisons tombent en ruines, et cette chétive place ne mérite guère le nom de ville dont on la décore. Autrefois, les habitans vivaient dans les excavations des rochers dont on aperçoit encore les traces. Nous vîmes plusieurs cavernes ; mais il se pourrait qu'elles aient été creusées par les habitans actuels, en cherchant de la terre de pipe, ou qu'elles soient dues à la décomposition naturelle de la roche. On nous dit que ces trous avaient été habités autrefois ; au pied du coteau nous entrâmes dans quelques-uns assez bien conservés ; ils étaient oblongs, de douze pieds de longueur sur dix de largeur et sept d'élévation. Le temps en avait dégradé l'entrée. A trois cents pieds de distance du pied de la montagne, on nous montra une grande maison souterraine qui paraissait avoir été la résidence d'un grand personnage ; elle sert de cimetière. L'entrée en était obstruée par des décombres ; nous y pénétrâmes, Clapperton et moi ; trois galeries très-étendues et communiquant entre elles par des petits passages où il fallut nous courber

beaucoup, s'offrirent devant nous ; elles ont sept pieds de hauteur et à peu près cent cinquante de longueur, avec plusieurs pièces latérales semblables à des dortoirs. Ce monument souterrain est une preuve du goût et du talent de ceux qui l'ont entrepris. On ne voit point de demeures semblables dans le Fezzan, et les hommes actuels ont complètement perdu le souvenir de leur usage ; ils sont si superstitieux ou si craintifs, qu'à peine se trouva-t-il un seul d'entre eux qui y fût entré. Ils s'étonnèrent de nous y voir pénétrer. Enfin, deux hommes, encouragés par notre exemple, nous apportèrent des lumières pour en examiner les différens compartimens.

Nous partîmes le 6 juillet, à deux heures du matin, par un beau clair de lune ; une plaine de sable nous conduisit jusqu'au puits de Dalhoun, presque entièrement rempli de sable ; l'eau en était tellement saumâtre qu'il nous fut impossible d'en boire. Nous nous engageâmes ensuite dans des montagnes de sable ; malheureusement, notre nouveau guide n'avait ni la promptitude ni l'adresse de notre vieux Touarik, et nous fûmes obligés de revenir plusieurs fois sur nos pas.

Notre caravane entra dans le ouadey Trona,

du côté du nord-est, le 8 juillet, au point du jour. On voit ici un bouquet de dattiers et un petit lac; dont on extrait un trona impur; sa rive occidentale est ombragée par des dattiers, et il est environné de toutes parts d'herbes et de joncs; il a environ un demi-mille de long sur six cents pieds de large; l'eau en est peu profonde à cause de l'évaporation qui a lieu dans cette saison; il n'en est pas ainsi en hiver et au printemps. Le trona cristallise au fond du lac, quand l'eau en est suffisamment saturée; mais quand il y a surabondance d'eau, cette *eau mange le trona*, comme dit le peuple. Son épaisseur est quelquefois de deux ou trois pouces, et sa surface est rude au toucher. On y trouve souvent de beaux cristaux cubiques de muriate de soude que l'on sépare avec facilité. Quand on rompt la masse, on voit un grand nombre de petits cristaux radians. La surface des eaux est souvent chargée de pellicules salines, qui lui donnent un aspect de congélation très-prononcé, et qui finissent par atteindre à une épaisseur considérable. Le sol du lac est un sable brun et visqueux au toucher. Lorsque les eaux se sont retirées, on remarque à la place qu'elles viennent de quitter une substance noire semblable à la poix

minérale qui sort par les fentes des bords. Les eaux augmentent en hiver et atteignent leur plus grande élévation au printemps. C'est au commencement de l'hiver que le trona est le meilleur et le plus abondant; mais il disparaît entièrement au printemps. Le volume de ce lac a considérablement diminué depuis neuf ans. La végétation gagne beaucoup de terrains, et on y remarque des bas-fonds en plusieurs endroits. Il paraît que le trona n'a point diminué depuis dix ans, et la quantité qu'on en exporte annuellement est de quatre à cinq cents charges de chameau; quantité considérable, si l'on réfléchit à la petite étendue du lac. On ne l'enlève que sur demandes. Alors, un homme y entre, le rompt par pièces, et d'autres le nettoient et en font de grands paquets qu'on expédie jusqu'à Tripoli; mais la plus grande consommation s'en fait dans le Fezzan : le prix d'une charge est de deux piastres. L'eau de la vallée est bonne et ne contient aucune particule saline. C'est un nègre du Fezzan, nommé Hadji - Ali, qui en a la surintendance. Cet estimable vieillard nous traita avec bonté, et fut toujours empressé à nous donner les renseignemens que nous lui demandions. Quand nous lui fîmes l'observa-

tion que ce séjour devait lui paraître triste, il répondait simplement qu'il était âgé, et qu'il y gagnait honorablement sa vie, ce qu'il ne pourrait pas espérer ailleurs; qu'il n'allait qu'une fois l'an à Mourzouk, pour y régler les affaires de son exploitation. Il a beaucoup d'activité, et probablement que dans sa jeunesse peu d'hommes pouvaient lui être comparés. Une fois, Moukni exigea plus d'argent qu'il ne lui en donnait ordinairement; Hadji-Ali lui dit d'un ton décidé qu'il ne lui en compterait pas davantage; sur quoi le premier cria et s'emporta; mais le vieillard prit son bâton et s'en alla tranquillement: on lui rendit bientôt justice, et Moukni céda. On trouve aussi dans ce lac les vers dont on fait un grand usage dans le Fezzan. Vingt chameaux des Oualed Bousafé attendaient ici leur charge de trona.

M. Clapperton s'était assis au sommet d'une montagne de sable; il fut tellement enchanté de la vue qu'il avait devant lui, qu'il me cria à différentes fois de descendre du chameau, pour jouir du même plaisir. Il avait raison, ce coup d'œil était admirable. Une immense vallée de sable sans végétation, où s'élevaient isolés deux grands bosquets de dattiers, renfermant chacun les eaux d'un joli

lac, était le paysage extraordinaire qui se déployait à nos yeux ; et le caractère de beauté qui lui était particulier, dépendait certainement du contraste qui existait entre ces montagnes stériles et nues et ces deux charmantes oasis, qui semblaient l'image de la fertilité et l'asile du repos et du bonheur.

L'espèce de vers si vantés dans ce royaume, et que l'on trouve dans les lacs dont nous parlons, sont de petits animaux presque invisibles à l'œil nu, et enveloppés dans une grande quantité de matière gélatineuse ; ils sont bruns et d'une odeur désagréable. Vus au microscope, la tête est petite et aplatie ; les yeux sont deux taches noires soutenues par des pédoncules ; le corps a des barbes sur les côtés comme les poissons, et ces barbes remplissent probablement les fonctions de pattes ; leur mouvement est continu.

Ces animalcules abondent au printemps ; on les trouve dans tous les temps, mais particulièrement pendant les grands vents ; on les prend dans des filets, comme on pêche chez nous les chevrettes ; ils ne restent que quelques heures en vie. On trouve encore un autre animal qui fait sa nourriture des premiers : celui-ci n'a qu'un pouce de long ; il est annu-

leux, a six pattes de chaque côté, et deux proéminences cornées sur la queue. Il était nuit avant que nous n'eussions pu apercevoir un seul des habitans de la ville; mais la promesse d'une piastre nous procura un vase plein de ces insectes avant le jour.

D'autres lacs qui nourrissent également les mêmes vers sont à deux journées de celui-ci; mais leur approche est beaucoup plus difficile; les Dovedi les fréquentent seuls; ils font sécher le produit de leur pêche pendant quelques heures au soleil, et le vendent en cet état dans le Fezzan, à un prix très-élevé.

Nous partîmes le 10 juillet; la route fut plus agréable et plus débarrassée de montagnes de sable.

Le cheikh nous montra beaucoup d'obligeance et remplit de suite tous nos besoins.

On célébra deux noces pendant la nuit : les épouses, richement décorées et voilées, furent amenées sur un chameau; elles n'en avaient qu'un pour elles deux, afin de diminuer la dépense; mais un autre suivait derrière pour recevoir les présens du peuple, présens qui consistaient en orge et en blé, nécessaires à la fête. Elles se rendirent à une grande distance de la ville, suivies de toute

la population. Les hommes, dans leurs plus beaux habits, s'amuserent à tirer des coups de fusil, tandis que les femmes dansaient. Le cortège était précédé de musiciens chance-lans déjà sur leurs jambes. Après deux heures de semblables divertissemens, on conduisit les mariées chez leurs maris; la cérémonie fut annoncée par les cris des femmes et les décharges de mousqueterie.

Le 12 juillet, nous partîmes de bon matin et arrivâmes vers midi à Oubari, où nous restâmes tout un jour pour faire reposer mes chameaux.

Le 16 juillet, nous avons donné des ordres pour que ces derniers fussent prêts au point du jour; mais ils ne vinrent qu'après le lever du soleil. Nous traversâmes une vallée unie et graveleuse, ayant des montagnes au sud et des monticules de sable au nord. L'arbre qu'on appelle telloh y abonde; on y voit encore quelques indices de roche calcaire. Nous fûmes accompagnés par Mahomet, touarik noir qui habite dans le voisinage de Biar Hadji-Ahmed. Nous nous arrêtâmes à Biar.

Le 17 juillet, il arriva une kafila de Touariks, venant de Ghraat; Hatita alla saluer les nouveaux venus et leur témoigna beaucoup de respect; l'un d'eux, vieillard de bonne mine,

était marabout, et très-vénéré des Touariks. Tous avaient la figure cachée jusqu'aux yeux; ils parlaient volontiers avec nous et semblaient parfaitement disposés en notre faveur, ce que nous dûmes sans doute aux bons renseignemens que Hatita avait donnés sur notre compte. L'un de ces Touariks était assez instruit pour nous expliquer les lettres targhises; mais il ne put nous fournir aucun détail sur l'histoire de sa nation. Ils désiraient nous voir embrasser l'islamisme; dussions-nous nous borner à le professer, non de cœur, mais de bouche, il leur suffisait qu'on répétât Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète, plus, quelques autres petites prières.

Nous partîmes le 18 juillet, avant le lever du soleil. Notre route fut à peu près la même que celle de la veille; nous suivîmes une plaine unie bordée de montagnes à sommets aplatis. Toute la chaîne de Biar Hadji-Ahmed est presque aussi égale que la vallée. On y voit beaucoup d'acacias chargés de gomme, et, malgré leurs épines, les chameaux en mangent les branches avec avidité.

(19 juillet.) La forme de montagnes commençait à changer. Les inégalités se multipliaient, et même des pics élevés se mon-

traient quelquefois. Après avoir marché jusqu'à huit heures du soir sous les rayons d'un soleil ardent, et parcouru ainsi vingt-neuf milles sans nous arrêter, nous fîmes halte dans le ouadey Elfou, ou la vallée des Brises fraîches. Dans cette partie de l'Afrique, la chaleur serait doublement accablante au milieu du jour, si une brise très-fraîche, pour ne pas dire froide, ne la modérait un peu. Depuis Mourzouk, nous en ressentîmes les effets, qui suivent la marche du soleil. Cette brise paraît plus chaude ou plus froide suivant l'état de la peau; humide, le vent paraît plus froid; sèche, il semble chaud. La crainte de manquer d'eau nous faisait désirer avec plus d'ardeur d'en trouver. La distance entre les puits était d'environ quatre jours de marche, et dans cette brûlante saison ce n'était pas une petite distance.

Le 20, nous n'aperçûmes aucune trace de végétation; la route suivait des collines argilo-siliceuses. Vers midi, nous parvînmes à un joli petit ouadey au milieu de ces collines: c'était le dernier avant d'arriver à Ledinat. Ici, les montagnes se dirigent plus au sud. On nous assura qu'elles se prolongeaient dans cette direction à une grande distance sur la route du Soudan, en se courbant un peu à

l'est, et qu'elles passaient ensuite dans le pays des Tibbous et jusqu'auprès du Bornou. Les Touariks suivent cette chaîne quand ils font des excursions dans le pays des Tibbous. Ces deux nations sont dans un état d'hostilité perpétuelle, et se font beaucoup de mal dans leurs invasions, qui n'ont d'autre objet que d'enlever des chameaux et de faire des esclaves. Ils ne tuent que lorsqu'on résiste.

Le 21, nous nous dirigeâmes sur des montagnes schisto-alumineuses; nous vîmes une hauteur conique appelée Boukra, que les gens des kafilas s'amuse à franchir, pour éprouver lequel d'entre eux est le moins fatigué du voyage. Non loin de là sont de hautes collines, où l'on nous assura qu'habitait un serpent aussi grand qu'un chameau. Les Targhis sont très-supertitieux; chaque caverne ou montagne a sa fable ou son histoire merveilleuse. Nous arrivâmes à midi sur les frontières du pays des Touariks, par un passage étroit qui mène dans une grande vallée stérile. Les hauteurs, bornant l'horizon dans une direction nord et sud, présentaient des pics et des cônes nombreux. On trouve encore ici de petites collines de sable ou de schiste-alumineux, et en plusieurs endroits, du sulfate de

baryte. Nous arrivâmes à Ledinat vers huit heures. Cette vallée porte le nom de Bardalis. Nous vîmes assez près de nous les ruines d'un édifice que les habitans attribuent ridiculement aux Juifs, quoique son architecture décelle son origine arabe. Il existe au milieu d'elles une source dont les eaux vont arroser une grande quantité de terrain. Elle se trouve dans un large bassin, et par conséquent sa température est soumise à l'action du soleil. On pourrait recueillir d'abondantes moissons dans le voisinage ; mais les Touariks ne sont point cultivateurs, et le peu de terres que l'on y voit en rapport sont exploitées par des Fezzaniens. Les Touariks de ce pays ont un souverain mépris pour les habitans des villes et les agriculteurs ; ce sont, à leurs yeux, des êtres dégénérés. Près de cet édifice, croît un arbre dont les branches sont très-étendues, et dans le voisinage duquel on prétend qu'il a été déposé beaucoup d'or ; on dit en même temps que le père du marabout actuel, qui était regardé comme un saint, a détruit tous les papiers qui désignaient le lieu du dépôt. Son tombeau n'est pas loin de là ; on le révère au point que les passans y déposent sans inquiétude les effets dont il ne veulent pas se

charger, et les retrouvent toujours intacts à leur retour ; il n'est point d'Arabe ou de Touarik assez audacieux pour violer ce sanctuaire. Les habitans de ce canton ne sont point nombreux, et les maisons y sont rares. L'eau de cette source est excellente. Il y a quelques moutons dans la vallée. Nous en achetâmes un du marabout.

Nous ne partîmes qu'à sept heures le lendemain 24 ; on passa près de plusieurs sources ; sur les bords de l'une d'elles, nous trouvâmes de beaux échantillons de minerai de fer limoneux. La partie occidentale de la vallée ressemblait à une côte maritime âpre et raboteuse, dont la base aurait été rongée par les eaux ; le rocher est un calcaire à grains serrés reposant sur le schiste alumineux, qui, venant à tomber en poussière, lui donne l'aspect dont nous parlons : vu de loin, nous l'avions pris pour un produit basaltique, et nous ne fûmes pas peu surpris lorsque nous vîmes à l'examiner de près. Nous entrâmes ensuite dans une gorge étroite, bordée de rochers élevés, noirs et veinés de blanc. La surface de cette pierre acquiert la couleur noire et le poli du basalte, qui nous trompa plus d'une fois. Les parties blanches appartiennent au schiste alumineux, qui s'en

sépare facilement comme des flocons de neige , dont le chemin avait l'air d'être tout couvert. Le vent souffla avec violence dans les montagnes; les sables furent poussés dans toutes les directions et obscurcirent le ciel pendant quelques minutes. Nous aurions cru avoir devant les yeux ces effets de neige des tempêtes du Nord, si le vent brûlant du désert n'était venu promptement dissiper l'illusion. La vallée où nous entrâmes ne contient que très-peu de tellohs; nous la traversâmes rapidement pour gagner une grande plaine de sable, ayant les montagnes de Tadrart à l'est et des monticules de sable à l'ouest: cette chaîne a quelque chose de très-pittoresque. Dans la forme bizarre de ses rochers, l'œil croit apercevoir des châteaux en ruines, des tours délabrées et de vieilles cathédrales gothiques, et l'Africain crédule et superstitieux peuple ces lieux fantastiques d'êtres surnaturels. Une de ces montagnes, plus élevée que les autres, a eu le nom de *Gassar Djánoun*, ou château du Diable. Nous passâmes entre ce château et la grande chaîne. Hatita avait une peur effroyable; il ne cessa de nous raconter une foule d'histoires de revenans et d'apparitions, plus merveilleuses les unes que les autres. Il les croyait fermement;

aussi fut-il comme pétrifié d'horreur lorsque nous lui annonçâmes que nous étions dans l'intention de visiter cette terrible montagne.

Le 25, nous longeâmes cette chaîne dont les formes variées, les contours et les masses, vers une certaine distance, attirèrent toute autre attention.

La nuit précédente, Clapperton avait cru sentir une odeur de fumée, et Hatita n'avait pas manqué de dire qu'elle venait de la maison du Diable. Une autre de ces montagnes porte le nom de Coffre. On croit qu'il y a été déposé une grande somme d'argent par un ancien peuple de géans. Assez loin vers le sud, on voit une partie de la même chaîne prendre une direction ouest. On nous dit qu'elle allait jusqu'à Touat, et qu'une autre branche, qui courait au sud et à l'est, se réunissait à la chaîne du Fezzan. On fit halte au milieu du jour dans la gorge voisine du château du Diable.

Nous fîmes une excursion à Djânoun. Abdallah m'accompagna; mais il se tint derrière à quelque distance. En approchant, il m'annonça d'un air lamentable qu'aucun chemin ne conduisait au sommet. Notre ascension fut pénible; la route était parsemée de pierres, et tellement difficile, que nous ne pûmes attein-

dre qu'une seule des éminences. Au-delà se trouvait un précipice qui nous empêcha de gagner les autres élévations. Abdallah se rassura lorsqu'il vit que cette montagne n'avait rien d'extraordinaire; sa structure géologique est la même que celle de la chaîne voisine. Hatita fut très-alarmé lorsqu'il apprit que j'y étais monté, et Clapperton ne parvint jamais à diminuer ses craintes, qui ne se calmèrent même pas à mon retour, car il était alors très-étonné que je n'eusse rien vu.

Nous arrivâmes à Ghraat le 26, après le coucher du soleil; la sœur d'Hatita, ainsi que plusieurs de ses parentes, vinrent nous voir; elles semblèrent très-affectées au récit des souffrances qu'il avait endurées depuis leur séparation. Ces femmes étaient vives et enjouées; elles furent enchantées de la gravité avec laquelle nous débitâmes nos complimens. Hatita n'était pas rassuré d'après quelque chose qu'il avait entendu; il nous engagea cependant à ne rien craindre, en ajoutant qu'il avait beaucoup d'amis. Nous nous empressâmes de lui répondre que nous étions étrangers à la crainte, et que cela ne devait point l'inquiéter.

Le 27 juillet, il reçut beaucoup de visites, qui furent introduites auprès de nous avec le

cérémonial convenable; cela nous fit perdre un temps précieux; les hommes étaient tous habitans de la ville et parés de leur mieux; ils avaient quelque chose de grave, que leur habillement augmentait encore; il se présenta aussi trois hommes de Gadames, dont l'un nous connaissait par notre digne et vieil ami Mahomet d'Ghies; nous avons vu le second chez le docteur Dickson; et le troisième, qui avait habité Livourne, n'était pas étranger aux mœurs et aux usages des Européens.

Dans l'après-midi nous nous rendîmes chez le sultan; on avait étendu des nattes dans une petite antichambre. Le vieillard était assis, mais il se leva pour nous recevoir; il s'excusa de n'être point venu à notre rencontre, sur ce qu'il était malade. Il est vrai qu'il n'était pas sorti depuis long-temps, et qu'il avait une cataracte. Ses habits étaient usés, et son turban se composait d'une vieille pièce de grosse toile jaune. Ses manières nobles et affables nous mirent bientôt à l'aise. Nous lui donnâmes un sabre, dont il fut enchanté. Hatita aurait désiré qu'on lui offrît un bornouse; mais nous n'en avons point qui fût digne de lui être présentée. On nous donna en partant le titre de sultan. Je ne croyais pas que les Touariks

fussent aussi vains ; mais ils nous prouvèrent qu'ils le sont beaucoup en ne cessant de nous vanter leurs richesses et leur puissance.

Notre entrevue fut très - intéressante ; tout le monde nous accueillit parfaitement, et le vieux sultan nous témoigna une bienveillance que nous avons tout lieu de croire sincère. Cette visite finie, nous allâmes chez Lamins, fils du kadi. C'est un excellent jeune homme, universellement respecté. Son père était actuellement dans le Ghadamés, chargé d'une mission politique. Avant de partir, il avait donné l'ordre à son fils de nous bien recevoir. Sa maison était proprement tenue ; nous nous assîmes sur des tapis étendus sur une estrade. Plusieurs habitans nous avaient suivis, et comme il s'en trouva dans le nombre qui savaient l'arabe, grâce à eux, la conversation se soutint assez bien. On nous prononça les lettres touarikes, et on leur donna les mêmes sons que ceux que nous avons déjà entendus auparavant.

Nous fûmes cependant très-désappointés de ne pouvoir nous procurer un seul livre écrit dans cette langue. Il n'y a qu'un petit nombre de Touariks qui parlent l'arabe, et cela nous étonnait beaucoup lorsque nous venions à con-

sidérer les relations fréquentes qui existent entre eux et les nations qui ne connaissent que cette langue.

La nuit approchait lorsque nous rentrâmes dans nos tentes, que les visiteurs avaient abandonnées pour aller faire leurs prières; le sultan nous envoya de nouveau des viandes préparées, du pain et de la soupe.

Les parentes d'Hatita revinrent dans la soirée; elles rirent beaucoup de nous entendre écorcher quelques mots touariks. On concevra facilement que nous ne fûmes pas pour elles une société très-agréable, puisque nous ne parlions pas leur langue et qu'elles n'en connaissaient pas d'autre. Les choses se passèrent cependant assez bien; nous nous quittâmes très-satisfaits les uns des autres. Il m'était difficile de ne pas rire de la gravité de Clapperton. Hatita s'était chargé de son instruction, et l'élève faisait honneur au maître. Aucun Touarik n'eût mieux réussi. Clapperton est naturellement gai et plein d'originalité; mais ce n'était ni à rire ni à chanter qu'Hatita l'avait instruit; ses leçons avaient eu pour objet de lui apprendre les manières graves et sérieuses qui plaisent tant aux graves Touariks. Quant à moi, Hatita se contentait de ma figure un

peu triste et de mon air réfléchi. L'amabilité des femmes, la liberté dont elles jouissent auprès des hommes, et les attentions dont elles sont l'objet de la part de ceux-ci, forment un contraste frappant avec ce qu'on voit dans les autres pays mahométans. La journée se passa on ne peut mieux, et nous eûmes tout sujet d'être satisfaits de la conduite du peuple et de ses attentions marquées.

Nous éprouvâmes un orage violent du nord, et les sables, poussés par les vents, manquèrent de nous étouffer.

A quatre heures, nous allâmes visiter la source dont on nous avait tant parlé; notre intention était aussi de faire le tour de la ville. Cette source remplit un grand réservoir ombragé de palmiers; les bords sont couverts de joncs, excepté aux endroits où l'on va puiser l'eau. Cette eau ne jaillit pas comme à Chiati et à Lédinat; elle suinte plutôt sur une grande surface comme à Traghan; elle est claire, agréable à boire et très-abondante. Des canaux la portent sur une vaste étendue de terrain, et toute la ville en est bien fournie. Dans tous les pays du monde, l'abondance et la bonne qualité de l'eau sont un grand bienfait de la nature; mais c'est surtout dans les climats

chauds qu'on sait mieux l'apprécier et qu'il a plus de prix encore. Le peuple vante ici l'excellence de son eau, et prétend qu'elle n'engendre point de bile comme telle autre qu'il cite. On voit encore dans cette contrée de petits sites charmans couverts de verdure et d'ombrages, et où la nature se montre prodigue de tous ses dons dans l'espace le plus borné. On trouve répandues çà et là de vertes prairies et des plates-bandes de melons d'eau. Le bord des canaux s'ombrage de palmiers chargés de fruits, et des petits champs de gefolly et de cassoub, ainsi que de belles vignes, embellissent encore le paysage. Nous remarquâmes des espèces de petites plates-formes comme des lits de camp, en feuilles de palmiers, élevées de cinq à six pieds, destinées à se reposer et à dormir, et à préserver des scorpions qui sont très-communs.

La ville s'offrit enfin à nos regards, et l'aspect nous en parut agréable. Les maisons sont propres et les mosquées nous semblèrent plus belles qu'aucune de celles que nous avons déjà vues dans le Fezzan. Elle est bâtie au pied de la montagne, dont l'ancienne ville occupait jadis le sommet. Il paraît que cette dernière fut détruite par la chute d'une partie de la

montagne, qui écrasa le plus grand nombre de ses habitans. D'après leur composition, ces montagnes sont en effet susceptibles de détacher de grandes masses de leurs sommets, et il n'y a pas long-temps qu'un accident semblable arriva dans les environs : le bruit de la chute fut entendu à une distance considérable. Toutefois, on ne put rien nous apprendre sur l'époque à laquelle l'ancienne ville dont nous parlons fut renversée.

La nouvelle ville est environnée de murs en bon état; il n'y a qu'une seule porte du côté de l'est, les autres ont été récemment condamnées. Les maisons sont en argile et en pierre, leur architecture et leur distribution intérieure, les mêmes qu'à Mourzouk. Cette ville est aussi grande qu'Oubari, et contient au moins mille habitans. Le cimetièrre est en dehors des murs; il est divisé en deux parties : l'une pour les hommes faits, l'autre pour les enfans; distinction qu'on n'observe point dans le Fezzan.

Nous rencontrâmes beaucoup de femmes, sorties pour nous voir : vives et gaies, elles paraissaient jouir d'une grande liberté et n'être nullement embarrassées de la présence des hommes. Plusieurs d'entre elles avaient de

beaux traits, mais une ou deux seulement pouvaient passer pour belles. Beaucoup d'hommes sortirent de leurs maisons en nous voyant passer, et nous firent l'accueil le plus cordial. Cette réception, comme on le pense, nous flatta infiniment.

Le soir, nous entendîmes un grand nombre de femmes chanter dans le lointain; ces chants se prolongèrent fort tard. C'est le principal amusement de ces montagnardes. Hatita nous dit qu'elles sortaient le soir après leur travail, qu'elles restaient jusqu'à minuit à chanter et à conter des histoires, et s'en revenaient ensuite souper et se coucher.

La langue touarike est dure et gutturale; mais, autant que nous en pûmes juger, elle est nerveuse et expressive. L'absence des livres et l'indifférence apportée à sa culture contribuent à la tenir dans l'enfance. Le caractère calme et austère des Touariks met entre eux et les muses une barrière insurmontable. Les hommes chantent rarement; ils croient que ce talent ne convient qu'aux femmes; leur chant nous parut doux, mais nous ne les avons jamais entendues réciter une seule pièce de vers. Le peuple a du bon sens et décrit mieux ce qu'il a vu que les Maures. Il brillerait probablement

s'il se trouvait placé dans une situation plus favorable au développement de ses facultés. Dans tous les lieux fréquentés par les Touariks on trouve sur presque toutes les pierres des caractères tracés; ils écrivent *leurs lettres* indifféremment de droite à gauche, ou de gauche à droite, ou horizontalement.

LETTRES.

+	Yet.	#	Youz.
:	Yout.	χ	Iz.
::	Youf.	H	...
:	Yow.	w	You.
.	È.	^	Yid.
⊙	Yib.	□	Yir.
⊖	Yes.	ſ	Yei.
⌋	Yim.	ʾ	Yaï.
⌋	Yiche.	/	Yin.
//	Yiu.		

Ces caractères suffiront aux savans pour déterminer l'analogie qui existe entre cette langue et d'autres actuellement éteintes. Quant à nous, nous n'avons pas ici le temps

nécessaire et les moyens de faire des recherches sur cet important sujet.

***Nota.* Le reste du journal n'a rapport qu'au retour à Moursouk ; comme il est sans intérêt, nous avons cru devoir le supprimer.**

